

— Madame, vous êtes folle.

Un peu plus il l'emmenait avec lui et la condamnait à la folie perpétuelle.

Violette se mit en campagne avec mademoiselle de Saint-Réal pour délivrer une seconde fois Antonia. Par malheur, ni elle ni son amie n'inspiraient une grande confiance. Et quand on questionnait l'écrou de Saint-Lazare, on jugeait que cette Antonia était quelque fille perdue qui, sans doute, avait eu des torts avec la raison comme avec la morale.

Il fallait que Violette s'adressât aux tribunaux, ce qui l'empêcha de retourner à Paris, quoiqu'elle fût toujours obsédée par le souvenir de ses nuits fantastiques.

Il faut bien dire que le désir secret de revoir lord Sommerson était bien aussi pour quelque chose dans son séjour à Paris.

Mais lord Sommerson ne reparaisait pas.

Où donc était-il? Il s'était laissé reprendre à madame de Néers.

Quiconque avait touché à cette passion violente était brûlé du même feu; comme dans l'incendie, plus on fuit les flammes, plus elles vous poursuivent.

XVI

La marquise de Néers

A Venise, lord Sommerson s'était imaginé que son roman avec madame de Néers était fini. Mais dès qu'il la revit à Paris, il se sentit troublé plus que jamais par ce sphinx terrible à qui on n'arrachait que le mot : Dieu.

La marquise de Néers était une étrange créature que ses amants ne comprenaient pas, mais qui ne se comprenait pas elle-même. Il y avait dans cette âme un rayon du ciel et une réverbération des flammes de l'enfer.

Elle disait un jour à lord Sommerson :

— Si on m'accusait de mes péchés on aurait

tort, car mes péchés ce n'est pas moi qui les ai commis.

— C'est peut-être votre cuisinière ?

— Non, mais quand je pêche, voici ce qui se passe, c'est du plus loin qu'il m'en souviennent, mais je puis pourtant vous dire la vérité. Je suis très distraite; d'ailleurs quand je suis amoureuse je voyage dans le bleu, c'est à peine si j'ai le bout du pied droit sur la terre. Un homme vient chez moi : je n'y suis pas. Il entre tout de même. Il me fait la cour ; à force de distraction je lui donne des gages. Il devient audacieux : ma pensée m'emporte loin du monde, je cherche midi à quatorze heures, il me semble que je le fuis, c'est justement alors que je suis prise. Quand je me réveille de mon rêve, je suis bien étonnée : il y a bien une femme dans ses bras, mais je ne me reconnais pas, je crois que c'est une autre. Et pourtant c'est bien moi ! Je suis furieuse de ma chute, je me relève toute rougissante, je voudrais tuer cet homme. Je me promets pour l'avenir de mettre mon âme en sentinelle devant mon corps. Mais, douce illusion ! je ne suis maîtresse ni de mon âme ni de mon corps.

Elle mêlait Dieu et le diable sans bien les reconnaître. Et pourtant elle avait des heures de profonde dévotion, où elle faisait à son âme le sacrifice de son corps. Quand elle se laissait prendre à la passion terrestre, elle sentait encore sur ses lèvres le froid du crucifix. Un amour, qu'était-ce pour son cœur, sinon une des stations de la croix ? On appellera cela du sacrilège, mais pour elle l'amour de l'homme c'était encore l'amour de Dieu.

Pour ceux qui aiment à étudier les femmes de près, je donnerai trois lettres d'elle.

Six heures.

Je rentre et je trouve ton billet. Je le baise mille fois, j'y retrouve ton âme, j'y bois ton amour. Je viens de passer ma journée dans le bois de Meudon pour être encore avec toi. Il n'y a pas de solitude pour ceux qui aiment. J'avais emporté un livre, mais je n'ai rien lu. Que me font les romans si ce n'est le mien ? Ma pensée est trop active, elle ne s'attache qu'à toi, elle te dévore des lèvres, elle te donne chaque battement de mon cœur. Sous

les grands arbres j'ai humé la vie dans l'amour, je me sens forte et courageuse pour braver ma jalousie : va, cours, tends tes voiles sur toutes les mers, tente toutes les femmes, sois heureux sur tous les rivages, tu me retrouveras toujours après la tempête. Ou plutôt si tu cherches la tempête, viens me prendre.

Je me sens toute rayonnante d'amour, mon cœur éclate comme un ciel en feu.

Quand je t'aimerai trop tu me renverras. Ne t'inquiète jamais de moi, je sais vivre avec un souvenir. Demande-moi tout et ne me donne rien; — ton rien, vois-tu, cela vaut le tout des autres.

Ce soir aux Italiens ne viens pas me saluer, je serai prisonnière dans ma loge, j'aurai pour sentinelles Minerve et Junon. Et pas la moindre pomme à disputer, hélas! Mais demain n'oublie pas de venir à Sainte-Clotilde à midi. Oh! que la messe me sera douce!

A l'heure de la messe.

Cette passion, c'est l'enfer, mais avec une porte ouverte sur le paradis. Je me sens brûlée

vive, le délire soulève mon sein. Je suis tout éblouie et je ferme les yeux. Cela s'appelle donc l'amour! Tu n'es pas un réveur, toi, tu rirais de mes chimères, tu m'arrêterais en chemin, quand je pars pour mes voyages dans le bleu. Mais qu'est-ce que ma contemplation, si ce n'est toi! Que vais-je trouver là-haut, plus près de Dieu? Ton image encore. Mais après la transfiguration, quand Dieu nous aura pardonnés tous les deux, car Dieu pardonne à ceux qui se sont bien aimés, nous retrouverons-nous? L'amour, c'est un hymne à deux, c'est une aspiration vers Celui qui est toute grandeur et toute bonté.

Oh! mon cher Albert, dis-moi que je ne suis pas la plus pervertie des pécheresses, dis-moi que le mariage sans amour n'est pas le mariage. On m'a sacrifiée quand je ne connaissais ni mon cœur ni mon âme. La lumière s'est faite en moi, j'ai senti que j'aimais Dieu, mais que je n'aimais pas l'homme qu'on m'a imposé. Quand mon cœur a tressailli pour un autre, n'était-ce pas un peu le cri de l'amour divin? N'aime-t-on pas mieux Dieu, quand on a aimé sa créature? L'amour ter-

restre, c'est le rocher d'où Sapho s'élançe dans l'infini!

Mais je sens que je vais l'ennuyer. Les femmes sont de sempiternelles bavardes; pour être éloquentes elles n'auraient qu'un mot à dire : Je t'aime!

J'en dis encore un autre : Aime-moi!

Minuit.

Tu me disais que tu doutais de ton âme, je sais bien pourquoi : tu n'as pas une âme parce que tu en as plusieurs. Chaque amour qui nous saisit est une âme nouvelle que Dieu répand sur nous comme un autre printemps qui réveille la nature. C'est quand on n'aime plus qu'on doute de son âme; mais qu'on remette des cordes au violon, et voilà la musique qui va son train. La plupart des hommes et des femmes sont des violons abandonnés où ne siffle que le vent de la mort. Les bégueules les plus vertueuses n'ont jamais senti l'archet chanteur. Voilà pourquoi les pécheresses pardonnées sont plus près de Dieu que les vertus

qui n'ont pas couru de dangers. Le soleil est plus pur encore que la neige.

C'était la folie, la joie, la désespérance, le doute, la croyance, le délire de toutes celles qui jettent un grand cri dans l'amour.

On a beau rire des grandes passions, on ne passe pas devant elles sans les braver. Lord Sommerson perdait aux pieds de madame de Néers toute la grâce de son scepticisme.

— Cette femme, disait-il, je l'aime parce qu'elle a la foi : — quand elle aime un homme, elle en fait le rival de Dieu.

Quoique M. de Néers veillât d'un peu plus près sur l'austère vertu de sa femme, elle trouvait encore bien des heures à donner à l'amour.

Dans son aveuglement elle n'avait peur de rien. Elle s'en allait se cacher comme la première fille venue dans un cabinet du Café Anglais ou dans une chambre d'hôtel garni. Que lui importait le lieu où elle se trouvait, n'avait-elle pas emporté le paradis avec elle?

Je ne crois pas que lord Sommerson eût

oublié Violette pour madame de Néers. Je crois même que sa vraie passion était pour mademoiselle de Parisis. Mais sans doute la pâle et douce Violette ne prenait que son âme. Le voyageur s'égarait volontiers sous les ramées voluptueuses de la forêt, se contentant çà et là de regarder la profondeur du ciel.

Violette ne se doutait pas que le marquis de Sommerson fût retourné à madame de Néers.

Elle eût été bien plus jalouse, d'ailleurs, de madame de Montmartel, parce qu'à ses yeux Hélène avait toutes les séductions de l'esprit comme de la beauté. Mais l'amour n'a pas fait ses mathématiques.

Mademoiselle de Parisis avait craint d'abord que mademoiselle de Saint-Réal n'eût une passion pour le jeune lord, mais elle fut bientôt rassurée, parce que Bérangère lui dit d'un accent convaincu, en la conduisant à l'atelier de Monjoyeux :

— Savez-vous quel est l'homme que j'aime le plus? C'est Monjoyeux. Il a le cœur sur la main et du génie dans les doigts; il se moque de tous les préjugés; c'est un esprit loyal; son

caractère de bohémien, qui offusque un peu ses amis, est pour moi un attrait de plus.

— Eh bien, dit mademoiselle de Parisis, voulez-vous que j'aie lui demander sa main?

— Quelle bêtise! s'écria Bérangère. Comme vous le feriez rire de bon cœur! Se moquerait-il assez de nous deux!

Violette se trouvant un soir avec Monjoyeux, lui confia pourtant que si jamais il voulait faire une bêtise, ils seraient deux de jeu.

XVII

Monjoyeux fait une bêtise

C'est pour cela que Monjoyeux dit un jour à brûle-pourpoint à M^{lle} de Saint-Réal :

— Voulez-vous être ma femme ?

A peu près comme s'il eût dit :

— Voulez-vous être ma maîtresse ?

Qui fut bien étonné ? Ce fut lui, car elle le prit au mot.

Le mariage est un pays où tout le monde veut aborder avant ou après la tempête. Ceux qui en disent le plus de mal sont ceux qui crient : — Terre ! — avec le plus de force.

— Qui m'eût jamais dit que je ferais cette bêtise-là ! pensait Monjoyeux en allant pour

la publication des bans à la mairie du 8^e arrondissement.

Quoiqu'il eût bonne opinion de lui-même, comme tous les artistes, il s'étonnait bien un peu que Bérangère eût consenti si volontiers à lui donner sa main. Ce n'était pas pour son argent, puisqu'elle était plus riche que lui, c'était donc pour son talent et pour sa figure. Aussi levait-il la tête en marchant dans la rue avec une certaine fierté. Il avait l'air de dire à tout le monde : — Voyez cet homme qui passe, il est aimé.

Quoiqu'il se moquât des castes héraldiques il n'était pas fâché d'allier son nom au nom de Saint-Réal, un nom deux fois historique.

— Avez-vous vos papiers ? lui demanda-t-on au bureau des mariages.

— Mes papiers ? dit-il.

Il pensa à la hotte de sa mère.

— Ah ! pardieu ! s'il me faut chercher des papiers je ne me marierai jamais.

On le renvoya au garde des sceaux. Il connaissait le ministre ; on lui fit un état civil ; le nom de Monjoyeux, qu'il ne portait que par aventure, lui fut reconnu de par la loi.

Tout alla bien à la mairie, mais ce fut une autre histoire à l'église. C'était peut-être le seul homme dans Paris qui n'eût pas de nom de baptême; il reçut du même coup le baptême, la communion et le mariage. Il aimait d'ailleurs l'église, ses pompes et ses œuvres; il disait que c'était le musée universel et que celui qui niait Dieu niait l'art.

Le mariage de Monjoyeux fit quelque bruit par la ville. Tout le monde le jugea à son point de vue. Selon les uns il faisait une sottise, selon les autres il devenait presque un sage.

Pour lui, il s'inquiétait peu de l'opinion, il prenait mademoiselle de Saint-Réal à peu près comme un amateur achète un tableau. Il disait que c'était un chef-d'œuvre, il estimait que les chefs-d'œuvre de Dieu étaient incomparablement plus beaux que ceux de Raphaël et de Michel-Ange. Un chef-d'œuvre vivant n'est-ce pas la plus haute fortune d'un homme doué ?

Monjoyeux était né dans la hotte d'une chiffonnière; il n'avait eu pour berceau que les bras amaigris d'une de ces travailleuses

nocturnes qui n'osent montrer leur misère en plein soleil; il semblait donc né lui-même pour cette vie de malheur qui n'a de repos que dans le tombeau. Mais de secrètes aspirations lui avaient révélé son âme, l'art avait fait de lui un homme d'intelligence. Il n'était pas devenu riche, mais qu'importe! puisqu'il avait sa place au soleil.

Et une bonne place au soleil! Maintenant que Monjoyeux avait vingt-cinq mille francs de rente par le testament de la duchesse de Montefalcone, il trouva du travail à pleines mains. Lefuel pour les Tuileries, et Garnier pour l'Opéra, lui commandèrent plus de groupes et de statues qu'il n'en pouvait sculpter en plusieurs années. Mais une montagne de marbre n'effraie pas un sculpteur. Monjoyeux se trouvait donc deux fois riche.

Sa femme avait en outre vingt-cinq mille francs de rente qu'elle avait pareillement hérités de Bianca. Mais Monjoyeux ne comptait pas cela, il disait que c'était pour les freluches de Bérangère.

Il n'y avait pas encore de quoi mener une grande existence; pourtant Bérangère se

donna quelque luxe. Elle acheta un cheval de selle et loua un coupé au mois.

— C'est bien, dit Monjoyeux, mais tu me permettras d'aller à pied, car pour moi c'est mon vrai luxe.

Il avait changé d'atelier; il avait loué une petite maison avenue Raphaël, devant le Bois de Boulogne. Il était tout joyeux d'entendre le merle siffler aux premières aurores d'avril.

Cette petite maison, dans un jardinet, n'avait pas grand air, mais elle avait bon air, « un vrai nid d'amoureux, » disait-il, « une chaumière dorée, » disait-elle. Mais Monjoyeux n'avait pas tout à fait réalisé son idéal, car il voulait que sa femme lui donnât douze enfants. C'était son chiffre.

Monjoyeux avait bien raison.

XVIII

La lune de miel de Monjoyeux

Quand Bérangère fut mariée, elle fut plus que jamais mademoiselle de Saint-Réal. Une jeune fille qui a l'habitude d'émietter son cœur et de jeter son âme aux quatre points cardinaux, a beau se couronner de fleurs d'orange, le sacrement passe au-dessus d'elle et ne la touche pas de sa grâce divine.

Monjoyeux ne fut qu'un amoureux de plus pour Bérangère.

Et pourtant il apportait dans le mariage une foi robuste, il acceptait avec religion le devoir conjugal, il s'imaginait qu'il avait enfin mis le pied sur le seuil du bonheur. Un homme et